

Paul Harmant quitta la chambre après avoir rendu à son enfant baiser pour baiser. Au moment d'atteindre la porte, il se retourna et jeta un dernier regard, plein d'angoisse et d'épouvante au charmant et pâle visage que le doigt de la mort semblait avoir touché.

—A ce soir, chère enfant ! dit-il en s'efforçant de sourire. A ce soir !

Dans la cour de l'hôtel la voiture attendait, tout attelée. L'industriel y monta et donna l'ordre de le conduire à Courbevoie. Il avait la tête en feu. Un combat effrayant se livrait dans son âme, mais l'issue de ce combat n'était plus douteuse maintenant, puisqu'il s'agissait de sauver Mary, de le tenter du moins ! et que d'ailleurs il était engagé par sa promesse formelle sur laquelle il ne pouvait plus revenir.

—Adviennent que pourra ! se dit-il pour en finir avec ses irrésolutions. Il faut que ce mariage se fasse, la vie de ma fille est à ce prix, et je suis prêt pour qu'elle vive, à me sacrifier moi-même !

Après un moment de réflexion il ajouta :

—Ne serait-ce point d'ailleurs un moyen de détourner la vengeance de Lucien Labroue, si quelque hasard funeste venait lui révéler le passé ? Une fois le mariage accompli, oserait-il soulever un scandale autour de l'homme dont il aurait épousé la fille ? Evidemment, non ! Mary est mon bon ange ? cette union qui me faisait peur sera peut-être pour moi le salut !

En arrivant à l'usine l'industriel, mettant de côté toute préoccupation, s'occupa des affaires courantes, se fit rendre compte de la correspondance, visita les ateliers avec le jeune directeur des travaux, Lucien Labroue, puis pria ce dernier de l'accompagner dans son cabinet. Malgré son aplomb habituel, le faux Paul Harmant se sentait fort embarrassé pour aborder la question brûlante et rien n'était plus embarrassant en effet, car il s'agissait d'offrir sa fille qu'on ne lui demandait pas. Enfin il se rappela comment James Mortimer avait agi avec lui sur le paquebot qui les transportait en Amérique et il pensa :

—Sans être absolument les mêmes, les circonstances se ressemblent beaucoup. Ce qu'à fait jadis James Mortimer, je puis le faire.

Puis, brusquement, il dit au jeune homme :

—Je vous ai prié de venir avec moi, mon cher Lucien, parce que j'ai à vous entretenir d'une chose de la plus haute importance.

Le fils de Jules Labroue s'inclina. Cette entrée en matière piquait vivement sa curiosité. Paul Harmant continua :

—Etes-vous satisfait de la position que vous occupez ici ?

—Comment ne le serais-je point, monsieur ? répliqua Lucien. Grâce à votre libéralité je gagne assez d'argent pour ne pas même dépenser le tiers de mes appointements mensuels. Ce sera donc pour moi, au bout de quelques années, une fortune certaine.

—Fortune à laquelle vous aspirez ?

—Je l'avoue !

—Et qui doit vous permettre de réaliser la grande ambition de votre vie. Ambition louable entre toutes, et que je connais.

Lucien regarda son interlocuteur avec une inexprimable surprise.

—Ce que je vous dis là vous étonne, fit Paul Harmant. Votre étonnement cessera quand vous saurez que j'ai causé longuement de vous, il y a quelques jours, avec Georges Darier, mon avocat et votre ami. J'ai appris par lui que vous désiriez plus que tout au monde faire reconstruire sur des terrains qui vous appartiennent à Alfortville, les ateliers que votre père y possédait jadis.

—C'est vrai, monsieur. Tel est en effet le but de ma vie, et je crois honorer la mémoire de mon pauvre père en agissant ainsi.

—La pensée est noble. La tâche est sainte.

—Ainsi, vous m'approuvez, monsieur ?

—Je vous approuve, je vous admire, et je vais vous en donner la preuve sans réplique, en vous fournissant le moyen d'atteindre plus vite ce que vous appelez le but de votre vie.

—Vous, monsieur Harmant ?

—Moi-même.

—Et de quelle manière ?

—De la manière la plus simple. Vous voyez,

mon cher enfant, que l'usine où nous sommes, quoiqu'elle soit de création toute récente, et quoiqu'elle regorge de travailleurs, ne peut suffire à exécuter les travaux commandés, travaux dont le nombre et l'étendue iront en s'augmentant chaque jour. Vous constatez cela comme moi, n'est-ce pas ?

LXXXII

—Il est impossible de ne le point constater, à moins de fermer les yeux à l'évidence, répliqua Lucien. J'ai même eu l'honneur de vous dire plus d'une fois qu'il arriverait un moment prochain où vous serez obligé d'acheter d'autres terrains pour y construire de nouveaux ateliers.

—Vous avez eu raison, fit l'industriel, le moment est venu.

—Vous avez des terrains en vue ?

—Oui. Les vôtres.

—Mais je ne veux pas les vendre, monsieur, vous le savez bien, s'écria le fils de Jules Labroue.

—Aussi, je ne vous propose pas de vous les acheter.

Lucien regarda son interlocuteur avec un étonnement facile à comprendre. Le faux Paul Harmant poursuivit :

—J'ai mûrement réfléchi, pesé longuement le pour et le contre, et de mes réflexions il résulte que, pour donner à mon industrie les développements immenses qu'elle comporte, j'ai besoin qu'un homme de talent et d'expérience devienne à bref délai mon associé. Cet associé je l'ai choisi. C'est vous.

—Moi ! moi, votre associé ! s'écria le jeune homme étourdi par cette proposition et ne pouvant en croire ses oreilles.

—Parfaitement !

—Mais, monsieur, mes terrains ne représentent pas la millième partie de la valeur de vos constructions et de votre matériel.

—Je sais cela et ne m'en inquiète point. Voici ce que je vous propose, monsieur Labroue : Sur les terrains que vous possédez à Alfortville je ferai construire à mes frais une usine de la même importance que celle-ci et par un acte régulier je vous en rendrai propriétaire. Ce sera votre apport dans l'association. Nos deux usines fonctionneront parallèlement, et chaque année nous ferons le partage des bénéfices. Vous voyez que rien n'est plus simple. Que pensez-vous de ma proposition ?

—Je pense, monsieur, qu'en vous écoutant, je me demande si je rêve.

—Non, vous ne rêvez pas, l'offre est sérieuse.

—Alors, monsieur, je n'ose l'accepter.

—Pourquoi donc ?

—Parce que, pour la mériter, je n'ai rien fait.

—Savez-vous comment je suis arrivé à la fortune, M. Labroue ? Savez-vous comment, moi, simple mécanicien, ne possédant que beaucoup de courage et quelque habileté dans mon métier, je suis devenu l'associé de James Mortimer ?

—Par le travail.

—Oui, certes, mais non comme vous l'entendez. Ce grand industriel américain, voyant en moi un travailleur doué d'aptitudes spéciales, m'a donné la main de sa fille en m'associant à lui.

Lucien tressaillit. Jacques Garaud continua :

—Pourquoi ne suivrai-je pas l'exemple de James Mortimer ? Pourquoi me montrerais-je moins généreux que lui ? La part de fortune que je vous propose serait la dot de ma fille.

—Mademoiselle Mary deviendrait ma femme ? balbutia Lucien.

—Sans doute, fit le millionnaire avec un sourire un peu contraint ; il me semble que cette perspective n'a rien d'effrayant. Mary vous a distingué, mon cher Lucien ; elle apprécie vos qualités réelles et m'en a fait l'aveu. Je ne pouvais qu'approuver son choix, car je vous estime et je vous aime, et je serai très heureux de vous nommer mon gendre.

—Monsieur, dit vivement Lucien, l'offre que vous voulez bien me faire me prouve votre estime et votre sympathie... j'en suis fier et touché, mais, encore une fois je ne l'accepte pas.

—Encore une fois, pourquoi ? demanda Jacques Garaud étonné et inquiet.

—L'honneur est trop grand pour moi.

—Ce n'est pas une raison.

—Je la trouve suffisante.

—C'est une défaite. Ne m'avez-vous donc point

compris ? J'ai dit que Mary vous avait distingué. J'aurais dû dire qu'elle vous aime. Oui, la pauvre enfant vous aime de tout son cœur, de toutes ses forces. Elle vous aime à en mourir.

—Monsieur Harmant, fit Lucien d'une voix émue, votre franchise appelle la mienne. Je serais ingrat si je n'éprouvais une reconnaissance sans bornes, mais à ma reconnaissance se mêle un profond chagrin.

—Lequel ?

—Celui de vous affliger par un refus.

—Refus insensé qui ne repose sur aucun motif sérieux ! s'écria le millionnaire.

—Il repose, au contraire, sur le plus sérieux de tous les motifs. Mon cœur ne m'appartient plus.

—Vous aimez quelqu'un ?

—Oui, une jeune fille que j'ai juré d'épouser, et rien au monde ne me ferait manquer à mon serment.

—Une enfant sans fortune, je le parierais.

—Et vous ne vous tromperiez point. Elle ne possède rien.

—Mon cher Lucien, l'amour passe... l'argent reste.

—Mon amour est impérissable et la fortune n'est rien pour moi à côté des joies du cœur.

—Vous réfléchirez.

—La réflexion ne changera rien à ce qui se passe dans mon âme.

—Vous vous souviendrez que Mary vous aime.

—Vous venez de me le dire, monsieur "l'amour passe."

—La pauvre enfant est profondément atteinte. Elle peut mourir de votre refus.

—Ma modestie me défend de le croire, et je vous supplie, monsieur, de ne point insister.

—Je n'insisterai pas ; votre avenir est en jeu, songez-y !

Lucien s'était levé.

—Songez-y ! répéta Paul Harmant.

Le jeune homme s'inclina sans répondre et sortit. Dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, le grand industriel se mit à marcher avec agitation dans son cabinet.

—Il aime ailleurs, murmura-t-il d'une voix sifflante, il aime une jeune fille sans fortune ; il refuse d'épouser mon enfant, et ce refus peut être cause de la mort de Mary ! Ah ! non ! non ! ajouta-t-il après un silence, il n'en sera pas ainsi ! Ma fille d'abord. Ma fille avant tout ! Cette femme qui s'est emparée de Lucien, je la découvrirai, et, si elle est un obstacle, je la briserai. Puisse le monde, pourvu que ma fille vive !

* * *

Mary Harmant attendait le retour de son père avec une impatience plus facile à comprendre qu'à décrire. Après la crise à laquelle nous avons assisté elle s'était reposée pendant quelques heures, et avait trouvé dans le sommeil un calme relatif et un peu de force. Dans l'après-midi, elle s'était fait conduire chez madame Augustine, sa couturière. Lucie, presque en même temps qu'elle, y arrivait.

—Ah ! ma chère petite, lui dit Mary, je suis aise de vous rencontrer... d'abord pour vous adresser des reproches.

—Des reproches, mademoiselle ! s'écria la jeune ouvrière toute surprise.

—Oui.

—Et à quel sujet ?

—Vous n'êtes pas venue me voir.

—N'ayant rien à essayer à mademoiselle, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de la déranger.

—C'est mal, Lucie, ce que vous me dites là. Vous savez bien que votre présence m'est agréable. Vous auriez dû venir.

—Je n'osais pas.

—Eh bien, à l'avenir vous osez, je vous en prie. D'ailleurs, je vais commander à madame Augustine une foule de robes et de costumes, et vous viendrez me les essayer.

—J'en serai très heureuse.

—Savez-vous, Lucie, que j'ai un caprice.

—Lequel ? mademoiselle.

—Celui d'aller vous visiter chez vous.

—C'est un caprice facile à satisfaire, mademoiselle, fit la jeune fille en souriant. Vous trouverez une chambrette bien modeste, au sixième étage, mais vous y serez reçue par un cœur reconnaissant et dévoué.